

Un certain goût du bonheur

de Madeleine PORQUET

Jacques Gonnet. — *Madeleine, pourquoi ce livre ?*

Madeleine Porquet. — Pour beaucoup de raisons qui ont fait qu'il paraît seulement cette année alors qu'en 1960 Freinet me demandait déjà de mettre au point, à partir de mes expériences et de celles de nombreuses camarades de l'I.C.E.M., une brochure sur *Les techniques Freinet à l'école maternelle*. J'ai fait la brochure, très vite, elle a paru chez Bourrelier avec lequel la C.E.L. avait, alors, des accords. Et puis le temps a coulé, vite, trop vite. Et dès la retraite, c'est Elise Freinet, cette fois, qui m'a incitée à écrire ce livre. Mais alors mon expérience, au niveau de l'inspection, du métier d'éducatrice (je garderai ce terme qui est le nôtre au mouvement Freinet et qui définit notre attitude), était bien différente, bien plus riche aussi qu'en 1960.

Et puis, vint s'ajouter, pendant sept ans, une autre vie, dans un autre milieu d'éducateurs, à la Fédération des œuvres laïques du Finistère.

Le projet (écrire ce livre) m'avait tentée dès 1971. J'écrivais, par-ci par-là, quelques pages.

Mais aussi je regardais, un peu partout chez des camarades du mouvement, dans les départements où je balladais notre merveilleuse exposition de tapisseries enfantines, ce que devenait la pédagogie Freinet, comment se vivaient les rapports entre éducateurs de tous niveaux et de formations différentes, comment était accueilli ce message d'enfance heureuse.

Je découvrais, grâce à Maurice Thomas, architecte à Nantes conquis par l'art enfantin et qui me relayait dans ces expositions, que notre rêve pouvait devenir réalité, qu'il existait des hommes et des femmes venus d'autres horizons qui pouvaient nous rejoindre, nous apporter leur richesse.

Invitée par des collègues, j'allais dans des stages de formation nouveau style, je parlais sur documents de la vie des enfants dans nos classes Freinet. Je crois que la diversité des attitudes, des réactions, allant de la réserve étonnée, parfois de l'opposition polie, à l'enthousiasme sans réticence, fut pour une bonne part dans ma décision d'écrire ce livre.

Je voulais porter témoignage, dire et redire qu'un bonheur était possible, fait de rapports nouveaux entre toutes les éducatrices maternelles et les enfants de deux à six ans.

Jacques Gonnet. — *Tu parles de nouveaux rapports entre éducatrices maternelles et enfants. Comptes-tu, parmi ces éducatrices, les inspectrices maternelles ?*

Madeleine Porquet. — Certainement, sinon je n'aurais jamais fait ce métier. Et je connais bien des inspectrices dans le même cas. Il est vrai que le contact constant, dans une classe, avec «mes» enfants m'a beaucoup manqué, surtout au début de mon travail d'inspectrice. Mais je n'ai jamais perdu le contact direct avec les enfants et j'ai vite compris et accepté l'essentiel de ma tâche : créer des liens nouveaux entre éducatrices (moi comprise) et entre éducatrices et enfants.

Jacques Gonnet. — *Alors pourquoi ce chapitre : «Comment peut-on être inspectrice ?» Le problème du pouvoir s'est donc posé pour toi ?*

Madeleine Porquet. — Ce problème-là n'est simple, ni d'un côté, ni de l'autre.

Le groupe finistérien de l'Ecole Moderne l'a posé assez violemment en termes de refus de la hiérarchie et de l'inspection, sinon de l'inspecteur.

Mais, par ailleurs, beaucoup d'enseignants éprouvent le désir d'être approuvés, de voir rompue, pour un moment trop court, la solitude du métier : ce plaisir contrebalance-t-il la crainte d'un désaveu, la méfiance du jugement d'un inconnu ? Le désir de s'informer, d'être aidé par les collègues s'oppose-t-il

au refus d'être comparé, classé, noté ? Je voudrais dire à mes camarades qui refusent l'inspection qu'il y a peut-être une autre voie à chercher.

La peur engendre la peur et la solitude de l'inspecteur est souvent plus traumatisante encore que celle de l'instituteur perdu dans sa classe unique.

«*Je dis tu à tous ceux que j'aime*» disait Prévert et Pierrot voulait aussi un inspecteur qui le tutoie et qui nie l'ambiguïté fondamentale qui existe dans le rapport inspecteur-inspecté. Et si les enfants dénouaient ces vieilles craintes et créaient ces liens de respect et d'amitié mutuels sans lesquels nulle éducation n'est possible ?

Pour moi, j'ai pris les choses par cet autre bout. J'ai raconté, dans ce chapitre, quelles furent mes difficultés de départ et comment, peu à peu, les enfants, leurs éducatrices et moi, avons appris à vivre ensemble. A créer une sorte de contre-pouvoir qui luttait «au ras des pâquerettes» pour de meilleures conditions de vie à l'école, et faisait apparaître, aux yeux des parents et des éducateurs, à travers nos fêtes et expositions, un nouveau visage de l'enfance douée de pouvoirs inconnus d'eux. Valoriser les œuvres des enfants, c'est aussi donner du poids au travail des éducatrices, c'est introduire le travail d'équipe et la recherche pédagogique, c'est instituer de nouveaux rapports de confiance mutuelle.

L'inspectrice n'a d'autre pouvoir que celui-là, le reste n'est qu'ambiguïtés de parcours.

Jacques Gonnet. — *Le titre de ton livre : Un certain goût du bonheur, traduit déjà cette réalité complexe, ambiguë, mais chaleureuse qui s'exprime avec toute son ampleur dans la dédicace du livre. «A Célestin et Elise Freinet qui ont donné un sens à notre vie, et à mes compagnes de travail, les institutrices d'école maternelle.» Est-ce à dire que ce métier d'éducatrice n'est pas un métier comme un autre ?*

En lisant ton livre, on comprend cela et aussi qu'il s'agit d'un partage de la vie entre enfants et éducatrices.

Tu m'as souvent dit : «Les enfants m'ont aidée à vivre.» Ce regard d'échange que les enfants t'ont apporté, d'où vient-il et comment a-t-il rayonné entre les éducatrices ?

Madeleine Porquet. — C'est d'abord au mouvement Freinet, à Célestin et Elise Freinet que je dois cette autre manière de vivre avec les enfants. A mes camarades du mouvement aussi, parce qu'enfin auprès d'eux je pouvais partager le pain des compagnons, m'enthousiasmer, comme eux et avec eux, devant les réalisations étonnantes que la pédagogie Freinet faisait éclore.

Ce partage a bouleversé la vie de «mes» institutrices, même si un temps d'adaptation, parfois difficile, a été nécessaire, pour certaines d'entre elles, même si quelques-unes s'y sont refusées. Le bonheur, tu sais, est «encore une idée neuve», même en 1981. Même si chacun de nous y aspire, il se dérobe bien souvent. Mais nous avons la chance de vivre avec de jeunes enfants qui sont de perpétuels créateurs, qui nous entraînent dans leur appropriation du monde, de façon tendre, cocasse, fraternelle, toujours imprévisible. Le plus difficile est de se débarrasser des vieux clichés, de l'attitude enseignante, de l'habitude de donner des modèles dont les enfants n'ont nul besoin, en un mot de faire confiance.

Alors viennent les petits bonheurs qu'il faut savoir accueillir et coudre ensemble comme les morceaux de nos tapisseries, donner à voir et à aimer aux autres.

Apprendre à regarder et à traduire, avec des yeux émerveillés, la réalité quotidienne, c'est tout le secret de l'enfance : ce secret, les enfants nous l'offrent comme la clé de ce goût du bonheur que nous partageons désormais avec eux.